

Livres

Number 813, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96116ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2021). Review of [Livres]. *Relations*, (813), 46–48.

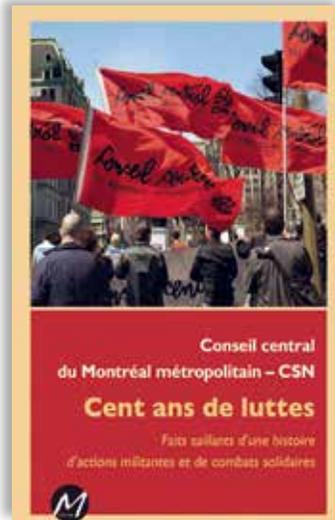
Cent ans de luttes. Faits saillants d'une histoire d'actions militantes et de combats solidaires

CONSEIL CENTRAL DU MONTRÉAL MÉTROPOLITAIN – CSN
St-Joseph-du-Lac, M Éditeur, 2020, 224 p.

Fondé en 1920 sous le nom de Conseil central des syndicats nationaux de Montréal, le Conseil central du Montréal métropolitain (CCMM) regroupe aujourd'hui quelque 100 000 membres et 350 syndicats affiliés à la Confédération des syndicats nationaux (CSN). Il a tenu à souligner son centenaire en réunissant les textes d'une kyrielle de témoins privilégiés, si ce n'est d'acteurs, de son histoire. Le recueil comprend deux sections principales : une première consacrée à l'histoire globale de l'organisation et une seconde consacrée aux luttes portant sur des causes spécifiques.

Fort éclairante, la section historique propose de revoir en accéléré les jalons qui ont façonné non seulement le Conseil central, mais aussi l'évolution du syndicalisme québécois. À travers l'expérience du CCMM, on passe en revue les caractéristiques des deux grandes forces ayant défini le mouvement syndical d'ici : le syndicalisme des unions internationales, d'origine étasunienne, et le syndicalisme catholique, dont sont issus le Conseil central et la CSN, entre autres. La périodisation retenue distingue trois phases : la naissance et la consolidation (1920-1968), l'ère Michel Chartrand (1968-1978), puis la résistance au néolibéralisme à partir de 1979. Une avancée impressionnante des 60 dernières années de l'histoire du syndicalisme, et du Québec lui-même, est certainement due au féminisme et à l'action des femmes. La conquête du pouvoir par celles-ci, à la fois dans la société et dans l'organisation syndicale, a toute sa place dans ce livre. Soulignons que son contenu a été rédigé majoritairement par des femmes ; c'est dire l'influence qu'elles exercent désormais au sein du CCMM.

La seconde section, portant sur ce qu'on appelle à la CSN « les fronts de lutte »,



explique très bien ce qui a façonné l'identité unique du Conseil central du Montréal métropolitain. Deux causes inscrites à son code génétique depuis l'ère Chartrand, et même avant, bénéficient d'une couverture substantielle dans l'ouvrage : la solidarité internationale et la santé-sécurité au travail. Les autres fronts de lutte ne sont pas en reste et les chapitres qui leur sont consacrés nous font découvrir des interventions moins connues, mais fort précieuses, du CCMM concernant le droit à l'éducation, les droits des personnes non syndiquées et la cause des personnes LGBTQ+.

L'action politique partisane, un enjeu très cher au Conseil central, est aussi abordée dans ce livre, mais de façon périphérique. En outre, le rôle du CCMM au XXI^e siècle dans l'émergence d'une alternative politique autonome est occulté, alors que cela a été au cœur de l'engagement de cette organisation. La viabilité de Québec solidaire, par exemple, n'est pas due seulement aux efforts de militantes et de militants du mouvement communautaire, du mouvement des femmes ou du mouvement étudiant, mais aussi au rôle-clé joué par le Conseil central et plusieurs de ses syndicats affiliés.

Il est fort agréable de lire un livre comme celui-ci, dont de grands pans célèbrent le syndicalisme de combat qui caractérise le Conseil central. Or, à l'échelle du mouvement syndical québécois et de la CSN notamment, que reste-t-il de ce courant ? L'ouvrage critique à bon droit le syndicalisme d'affaires, mais l'associe généralement aux organisations issues des fédérations internationales. Pourtant, le courant hégémonique présent aujourd'hui dans le mouvement syndical est le syndicalisme de partenariat (avec le patronat). Il aurait

été intéressant de l'appeler par son nom, de témoigner davantage des difficultés que pose son influence dans la région du Montréal métropolitain. C'est l'un des défis auxquels doit faire face le CCMM, dans la CSN ou au-delà, s'il veut préserver sa singularité historique et perpétuer son digne héritage.

Philippe Boudreau

Comprendre notre rapport à l'image

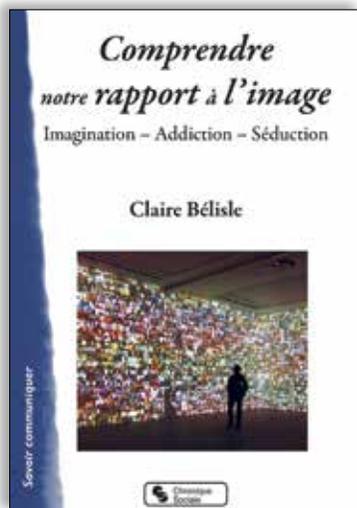
CLAIRE BÉLISLE
Lyon, Chronique sociale, 2020, 206 p.

Nous vivons dans un monde d'images et d'écrans. Claire Béglise, longtemps rattachée au Centre national de la recherche scientifique en France, nous sensibilise à ce système effervescent de codes culturels et de symboles sous-jacents. Relativement peu connu au Québec, l'éditeur lyonnais Chronique sociale se spécialise depuis deux siècles dans des publications généralistes destinées à un large public voulant bien s'informer.

Véritable outil en dix chapitres pour décrypter les messages implicites et quelquefois trompeurs, cet ouvrage est riche en formules éloquentes et en questionnements pertinents pour cerner ce vaste sujet : « un système de croyances à désamorcer » (p. 48), « les pouvoirs de l'image proviennent du spectateur » (p. 49), ou encore « comment le plaisir des images rend-il les écrans attractifs ? » (p. 67). Sans jargon, Claire Béglise emprunte des concepts à la psychologie, les explique, puis les regroupe dans un précieux lexique placé en annexe – on y retrouve des mots-clés comme « addiction », « représentation », « symbole » et « visualisation ». Il n'y manque que quelques termes plus pointus comme « désinformation », « idéologies » ou « propagande » pour être complet.

À la lecture de la première moitié du livre, on comprend que les images servent tour à tour à « amplifier la mémorisation », à « déclencher la violence » (p. 66), ou simplement à procurer un plaisir qui pourrait dans certains cas devenir addictif. De plus, elles véhiculent des représentations de plus en plus banalisées de la violence ou,

plus subtilement, un « renforcement du stéréotype de la performance » (p. 70) à tous égards. Des pistes d'éducation aux médias – de « *Media Literacy* », comme le disent les Anglo-saxons – sont proposées, avec des sites Web, pour tenter de désamorcer les pratiques commerciales du monde virtuel.



La deuxième moitié de l'ouvrage propose des stratégies pour analyser les cadrages, les contenus, les stéréotypes, les messages implicites et la charge émotionnelle de certaines images – qui sont précisément conçues pour nous émouvoir, nous sensibiliser, nous persuader. Autrefois, on décrivait ces pratiques comme étant de la propagande, mais ce terme devenu péjoratif semble avoir disparu du langage courant depuis la fin de la Guerre froide. Or, des formes renouvelées de propagande persistent. Car bien souvent, les images sont suggestives et portent des sous-entendus à propos de pratiquement tout. Par exemple, des publicités illustrent le bonheur en montrant un groupe d'amis heureux en train de consommer un produit annoncé. Ce faisant, Claire Bélisle nous invite à prendre conscience de nos propres réflexes face à certaines images et à reconnaître les différentes manières qu'ont les publicités d'agir sur nous afin de garder à l'esprit le rôle des médias dans la légitimation (ou la délégitimation) de tel ou tel groupe social. Inversement, dans un système axé sur le spectaculaire et cédant si facilement au sensationnalisme, il importe de ne pas sombrer dans l'excès inverse et de ne pas discréditer systématiquement les institutions qui sont à la base de notre vie en société : la justice, les forces de

l'ordre et les élus. Autrement dit, les médias devraient nous inviter à la nuance et, du même souffle, à éviter les généralisations abusives, d'un côté comme de l'autre.

Cet ouvrage n'est pas destiné exclusivement aux universitaires en études visuelles ; il sera instructif pour un large lectorat et même pour les cégépiens (et leurs parents) et devrait être disponible dans les bibliothèques publiques. Or il semble introuvable en librairie, du moins au Québec. On repense en le lisant à *Se distraire à en mourir* (Flammarion, 1986) de Neil Postman ou à l'essai pionnier de Liliane Lurçat, *Violence à la télé, l'enfant fasciné* (Éditions Syros, 1989), mais aussi à l'excellent livre de Philippe Bihouix et Karine Mauvilly, *Le Désastre de l'école numérique : plaidoyer pour une école sans écrans* (Seuil, 2016).

Yves Laberge

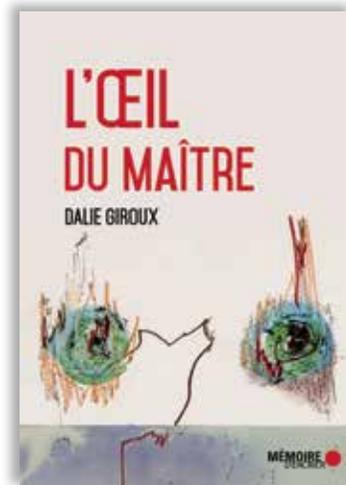
L'œil du maître

DALIE GIROUX

Montréal, Mémoire d'encrier, 2020, 192 p.

« Maintenant ou jamais ! Maîtres chez nous ». Il y a 60 ans, le cri rallie, la perspective dynamise ces Canadiens français qui s'apprêtent à devenir Québécois, et ce, à la faveur du projet de nationalisation des compagnies d'électricité. Dans la foulée, ce sera notoirement au Nouveau-Québec que nous nous affirmerons « chez nous » et « maîtres » alors que les Premiers Peuples habitent ce territoire au quotidien, sans nous. S'il est vrai que ce slogan électoral créé par le Parti libéral du Québec « marque toute l'aspiration collective révolutionnaire tranquille d'avancer à rebours de la dépossession économique, politique, légale et culturelle des Canadiens français qui résulte de l'aventure impériale franco-britannique en Amérique » (p. 5), celui-ci reste désormais le symbole d'un rendez-vous manqué. En dépit de son adhésion à un mouvement vers l'indépendance, Dalie Giroux s'emploie tout au long de cet ouvrage à déconstruire le travers colonial originel ayant considérablement confiné et tronqué l'aspiration nationale du Québec moderne.

En peu de mots, l'auteure explique l'échec du mouvement souverainiste par le fait que celui-ci a pensé, à tort, que



« pour se décoloniser, pour se désenclaver politiquement, il s'agissait non pas de détruire les structures coloniales de l'Empire britannique et de s'extraire du rapport de prédation au territoire et du racisme structurel qu'elles impliquent, mais de coloniser l'Amérique du Nord en son propre nom, en français » (p. 91). Du coup, l'élite technocratique et culturelle de la décennie 1960, et le peuple sous son emprise, se comportèrent comme les légitimes héritiers d'une entreprise colonisatrice avortée, en continuateurs d'une Nouvelle-France jadis coupée dans son élan.

Les recherches et les réflexions de l'auteure trouvent leur impetus, avoue-t-elle, dans les moments charnières de son parcours personnel. À cet égard, la rencontre de Georges E. Sioui, historien et philosophe wendat, fut déterminante. Lui confiant son refus et son malaise de s'identifier au curieux pouvoir de la nation, ce dernier lui souffla qu'assumer ce malaise offrait la chance d'avancer. Avec lui, elle comprit qu'il fallait recadrer l'histoire coloniale à partir de la parole autochtone contemporaine. Plus encore, « ce n'est qu'en plaçant la question autochtone au cœur de la vie politique qu'il sera possible de faire bouger au Québec les structures d'exclusion par lesquelles se perpétuent la xénophobie, le racisme et les politiques anti-immigration » (p. 52).

L'auteure se garde toutefois de réduire la condition québécoise au seul prolongement du projet colonial européen, et la définit plutôt comme une situation, un espace postcolonial découlant des entreprises impériales française et britannique. Elle nous enjoint ce faisant à nous extraire de la maîtrise coloniale du territoire et de ses populations, « qui que nous soyons, d'appartenance à des collectifs encadrés, de gré ou de force, dans les logiques et les

rapports de domination issus de la colonisation » (p. 8). Pour y arriver, Dalie Giroux nous convie à nous « rencontrer dans les lieux de vie plutôt que dans les lieux de pouvoir » (p. 78).

Relevons ici que le cas québécois n'est nullement isolé. Chaque groupe humain est placé devant des choix analogues. Je l'ai vu au Japon, où j'ai longtemps vécu. Là-bas, l'impatience envers l'hégémonie chinoise puis la forte pression européenne, auront mené à l'imposition d'un projet national pressé de domestiquer, ou d'écraser, tant les Autochtones *ryūkyūens* (actuel Okinawa) que les Aïnous du nord.

Dalie Giroux appelle à raréfier les rendez-vous manqués en jetant de nouvelles bases. Par exemple, en 1980, le leader autochtone Noel Starblanket faisait cette proposition audacieuse à René Lévesque : « Arrachons ensemble au fédéral [...] son pouvoir colonial sur nous. Mais au bénéfice de nos collectivités respectives. Pas pour placer les Indiens sous la botte d'un autre pouvoir blanc » (p. 67). C'est cette main tendue que l'auteure nous invite à saisir, à rebours de l'histoire coloniale de ce territoire que nous avons en commun.

Jacques Grenier

Spiritualités féministes. Pour un temps de transformation des relations

DENISE COUTURE

Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2021, 250 p.

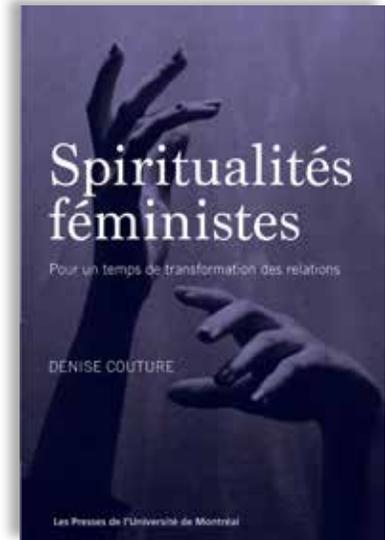
Le livre arrive à point nommé dans ma vie alors que je suis interpellée jour après jour – comme femme, chrétienne et citoyenne – par la parole des femmes et des personnes marginalisées qui se libère peu à peu en dénonçant les violences subies. La démarche proposée par l'auteure fait œuvre utile dans le monde de plus en plus polarisé dans lequel nous vivons, alors que les institutions censées assurer la dignité, le respect, la justice et l'égalité faillissent à l'obligation d'égalité qui leur incombe. Cet ouvrage nous offre la

possibilité de suivre l'évolution d'une pensée théologique féministe façonnée par un parcours de vie placé sous le signe de la disponibilité aux événements et de l'attention aux relations, surtout à celles qui révèlent des inégalités tenaces et inacceptables.

Le sous-titre « Pour un temps de transformation des relations » est donc tout à fait juste. Ce ne sont pas uniquement les relations entre les hommes et les femmes qui sont ici scrutées dans une perspective féministe, mais bien toutes celles qui ont marqué les 30 ans d'engagement, de réflexion et de production théologique de l'auteure en tant que théologienne catholique et femme blanche privilégiée du Nord, incluant ses liens avec des femmes d'origines, de classes sociales et de parcours spirituels divers. Au fil des expériences relatées, des lectures et des questions théologiques évoquées – par elle-même ou par ses étudiantes et étudiants –, c'est non seulement le féminisme qui est revisité, mais une quête théologique et humaine intégrant les enjeux de genre, de racisme et de colonisation qui est proposée.

Rappelant la démarche vécue au sein de la collective chrétienne féministe L'autre Parole pour adopter la désignation « Dieue », Denise Couture précise que ce choix, fait à la fin des années 1980, est « contextuel, situé, local, limité et temporaire » (p. 95). Alors que le champ du religieux est souvent réduit à des dogmes et à des croyances considérés immuables, c'est plutôt une inscription créatrice au sein d'une tradition qui est ici proposée. Une attitude de liberté intérieure se précise au fil des pages, qui rend possible les déplacements personnels, spirituels et intellectuels. Cette démarche – qui consiste à nommer, célébrer, vivre et penser de façon nouvelle – demande de l'humilité pour que la quête demeure ouverte. On sent à la lecture que les pistes et les concepts explorés restent les meilleurs disponibles jusqu'à ce que de nouveaux questionnements les bousculent et obligent à reprendre l'exigeant travail de vérité.

Le dernier chapitre, intitulé « Déconstruire un phallocentrisme religieux », est consacré à la position officielle de l'institution catholique sur les rapports entre les hommes et les femmes. C'est la « théologie de la femme », l'appropriation clérical



du féminisme qui y est déconstruite, ainsi que l'idéal féminin dont les textes officiels font l'apologie pour mieux contrôler les femmes et interdire leur pleine participation à l'ensemble des sphères de l'Église. En s'appuyant sur les travaux de Johanne Philipps, l'auteure termine son ouvrage en évoquant un chantier de contestation juridique de la discrimination envers les femmes exercée par les dirigeants religieux et soutenue par les États. Ces derniers, au nom de la non-ingérence dans le champ du religieux, s'accommodent et renforcent ces pratiques. Mon seul regret à la lecture de ce chapitre est de sentir une rupture dans le ton et la méthodologie employés par rapport aux autres chapitres. Il reste aussi à faire la critique de l'Église catholique dans son rapport aux femmes à partir de l'expérience et des réflexions de nos sœurs et frères du Sud, qui sont par ailleurs aujourd'hui en plus grand nombre dans cette Église.

Au final, l'ouvrage dévoile avec pédagogie des questions complexes tout en demeurant accessible à un lectorat non spécialisé dans les questions théologiques. Dans l'esprit qui anime l'auteure, ce livre accompagne les croyantes et croyants dans un exercice exigeant d'intelligence de la foi dont nous ne pouvons plus faire l'économie.

Élisabeth Garant